

Exercices  
de rhétorique

## Exercices de rhétorique

11 | 2018  
Sur l'éloge

---

# Finir la Révolution par l'éloge

Olivier Ritz

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/650>  
ISSN : 2270-6909

### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-062-4

### Référence électronique

Olivier Ritz, « Finir la Révolution par l'éloge », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 11 | 2018, mis en ligne le 05 octobre 2018, consulté le 09 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/650>

---

Ce document a été généré automatiquement le 9 mai 2019.



Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

# Finir la Révolution par l'éloge

Olivier Ritz

---

- 1 Dans les mois qui suivent le coup d'État du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Napoléon Bonaparte installe son pouvoir. L'enjeu pour lui est que ce coup d'État, qui s'ajoute à beaucoup d'autres coups d'État, soit le dernier, c'est-à-dire que la Révolution soit terminée. Cela passe par l'efficacité de la police, par des succès militaires – ceux du printemps 1800 sont déterminants – mais aussi par des discours : par ce qui se dit et s'écrit à son sujet. Le nouveau pouvoir mène une politique de propagande, notamment par l'action de Lucien Bonaparte, alors ministre de l'Intérieur.
- 2 Pour marquer la fin de la Révolution, les autorités organisent des cérémonies. Les discours qui y sont prononcés sont autant d'occasions de donner une version officielle de l'histoire récente. On célèbre deux origines, le 14 juillet et la naissance de la République (1<sup>er</sup> vendémiaire an I – 23 septembre 1792), mais aucune autre date de la Révolution. On honore des grands hommes, mais moins ceux de la Révolution que ceux d'un autre continent (Washington) ou d'un autre siècle (Turenne).
- 3 Le bilan de la Révolution est davantage discuté dans des écrits qui ne sont pas produits par les autorités. Dans les mois qui suivent la prise de pouvoir de Napoléon Bonaparte, de nombreuses histoires de la Révolution sont publiées<sup>1</sup>. Les comptes rendus qu'en font les journaux amplifient le débat sur la décennie révolutionnaire. Le débat politique est prolongé par un débat sur la littérature, qui commence alors avec *De la littérature* de Germaine de Staël (1800) et qui se développe ensuite pendant dix ans.
- 4 La plupart de ces textes comportent un éloge de Napoléon plus ou moins appuyé. Passage quasi obligé, l'éloge du nouvel homme fort sert d'abord à pouvoir publier, alors que le pouvoir commence à exercer un contrôle étroit sur la librairie. Certains expriment d'autant plus fortement leur soutien qu'ils sont eux-mêmes déjà soutenus par Napoléon Bonaparte. Chez d'autres, l'éloge est une offre de services, qui n'aboutit pas toujours. Peu importe en vérité la sincérité ou l'intéressement des auteurs : l'adhésion de l'opinion publique au nouveau pouvoir ne tient pas à la somme des ralliements, mais à la construction d'un consensus postrévolutionnaire. Plus qu'un geste de soutien, l'éloge est une fabrique de lieux communs. En admirant Napoléon, le public est invité à célébrer la fin de la Révolution, la concorde nationale et la valeur des grands hommes.

## Du temps de l'histoire au temps de l'éloge

- 5 La lecture du discours que Lucien Bonaparte, alors ministre de l'Intérieur, prononce le 14 juillet 1800 ne laisse aucun doute : il ne s'agit pas de célébrer le début de la Révolution, mais son achèvement : « L'expérience des siècles nous apprend combien les révolutions sont redoutables [...] et jusqu'à la fin de ces crises terribles, nul ne peut affirmer si leur commencement fut un bien<sup>2</sup> ». Après le « feu sacré » du 14 juillet 1789 et « l'espérance universelle » de la Fête de la Fédération, le 14 juillet 1790, la Révolution n'a été que « tourmentes » et « ténèbres<sup>3</sup> ». Mais « Le 18 Brumaire a achevé l'ouvrage du 14 Juillet 1789<sup>4</sup> » : sans nommer son frère, l'orateur donne la formule officielle de la Révolution. Le coup d'État de Napoléon Bonaparte réalise enfin les espoirs de 1789 parce qu'il met un terme aux désordres politiques.
- 6 La plupart des histoires de la Révolution publiées à partir de 1800 se conforment à cette manière de voir. Sur un mode narratif et particulièrement économique, Charles de Lacretelle achève ainsi son *Précis historique de la Révolution française* :
- La nouvelle de la déroute des fauteurs de l'anarchie vient tirer Paris des alarmes auxquelles des bruits successifs l'avaient livré : jamais plus de joie n'a éclaté dans cette capitale. Les deux conseils restent assemblés durant la nuit. Tous les projets médités avant le 18 brumaire reçoivent leur exécution. Un régime provisoire est établi ; mais tel qu'il annonce la force et fait même présager l'unité à laquelle le gouvernement doit s'élever. Telle fut la dernière journée de la révolution française<sup>5</sup>.
- Parce qu'il publie le sixième et dernier volume de son histoire en 1806, sous l'Empire et alors qu'il est proche du pouvoir, Lacretelle n'a pas besoin de faire l'éloge de Napoléon. Il est plus efficace dans sa situation d'en rester à une narration rapide, qui feint l'objectivité. Le passage du présent de narration au passé simple de la dernière phrase souligne la rupture que constitue le 18 Brumaire. Il n'y a rien à ajouter après cette dernière journée et cette dernière phrase : la Révolution est terminée.
- 7 Claude-François Beaulieu préfère également la narration au commentaire à la fin de ses *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution de France* :
- L'atroce démagogie vit cesser son empire, et le peuple français rentra insensiblement dans les principes de la sociabilité. [...] La révolution du 18 brumaire ne coûta pas une goutte de sang ; elle fut promulguée à Paris et dans toute la France, au bruit des acclamations universelles<sup>6</sup>.
- Le récit s'arrête brutalement avec la prise de pouvoir de Napoléon. Le reste n'appartient plus à l'histoire, comme l'indique Beaulieu lui-même à la fin de de la longue introduction qui ouvre le premier volume : « Je m'arrête : l'historique du gouvernement qui s'est établi après la fameuse expédition du 18 brumaire, n'entre point dans mon plan ». S'il s'en justifie alors en affirmant qu'« il n'est pas possible peut-être de dire la vérité sur une puissance qui existe », il conclut par une exclamation flatteuse pour le « chef actuel du gouvernement » : « Heureux ceux à qui il peut être réservé de publier ses bienfaits, et sa gloire comme pacificateur<sup>7</sup> ! »
- 8 Présenter le 18 brumaire comme une rupture justifie l'écriture d'une histoire immédiate. Depuis 1789 et la publication des premières histoires de la Révolution, les auteurs répondent au reproche d'écrire trop tôt, sans la distance que donnent les années. Certains expliquent qu'ils ne font que recueillir des matériaux qui seront utiles aux générations futures, d'autres se présentent comme des témoins ou des essayistes plutôt que des historiens, d'autres encore disent que le rapport au temps a changé, et que l'histoire s'est

accélérée. Ceux qui écrivent à partir de 1800 insistent sur la différence entre l'avant et l'après Brumaire. En 1801, Antoine Fantin-Desodoards publie la quatrième édition de son *Histoire philosophique de la Révolution de France*, entreprise en 1796 et à chaque fois augmentée de nouveaux volumes. Auteur peu légitime<sup>8</sup>, ne bénéficiant ni du soutien du pouvoir ni de celui des journaux, il multiplie les dispositifs de légitimation à l'intérieur de ses ouvrages. Dans un « Avertissement relatif à cette quatrième Édition », il écrit : « Le 18 brumaire semble reléguer tous les événements antérieurs à un siècle de nous. Le moment est donc arrivé<sup>9</sup>. » Quelques pages plus loin, dans une épître dédicatoire adressée « Aux Français », Fantin-Desodoards ajoute : « Une nouvelle secousse s'est annoncée le dix-huit brumaire an huit, tout annonce qu'elle sera pour nous l'aurore du bonheur<sup>10</sup>. » Il cite alors le passage de la quatrième églogue de Virgile annonçant que l'âge d'or est revenu (« *Redeunt Saturnia regna*<sup>11</sup> »). Tout se passe comme si le 18 Brumaire ouvrait le temps d'un éternel présent. L'histoire de la Révolution appartient à un passé révolu, parce que le temps a cessé son cours.

- 9 À la différence de Fantin-Desodoards, Louis-Philippe de Ségur a la faveur des journaux. Son *Histoire*, l'une des premières à paraître après la prise de pouvoir de Bonaparte, bénéficie de nombreux comptes rendus élogieux. Ségur adopte une stratégie du pas de côté : au lieu de proposer une histoire de la Révolution française, il publie une *Histoire des principaux événements du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse, et tableau politique de l'Europe depuis 1786 jusqu'en 1796*, ce qui ne l'empêche pas de consacrer la moitié du texte aux événements de France. Le roi autour duquel il construit son récit se caractérise par sa passivité et forme un parfait contraste avec celui qui est devenu le nouvel homme fort de l'Europe. En faisant la critique de Frédéric-Guillaume de Prusse, Ségur fait implicitement, par contraste, l'éloge de Napoléon. À la fin de son troisième volume, il invente un dispositif original pour insérer dans son texte un éloge explicite. Le passage commence par une prétérition, quand Ségur prétend qu'il ne lui appartient pas de traiter l'histoire au-delà de la mort de Frédéric-Guillaume, trois ans avant le 18 brumaire : « Le récit de ces nouvelles révolutions sort du cadre que je me suis proposé de remplir : il offre de riches matériaux pour un autre ouvrage ; mais plus ce sujet est important et fécond, moins on doit l'effleurer<sup>12</sup>. » Aussitôt commence un passage de trois pages où Ségur annonce l'histoire qui pourra être écrite : « L'historien qui entreprendra de le traiter dira "qu'il parut un de ces hommes que le sort destine à la célébrité<sup>13</sup> [...]". » Tout le passage est marqué par des guillemets dans la marge gauche. Le récit des exploits de Napoléon y est subordonné à des verbes au futur dont le sujet est soit l'historien à venir, soit son lecteur. L'énumération des victoires militaires doit provoquer, dit Ségur, une incertitude générique pour le lecteur : tous ces exploits « lui feront douter si ces prodiges appartiennent au roman ou à l'histoire<sup>14</sup> ». Le procédé utilisé relève d'ailleurs de l'épopée : la prophétie rétrospective permet d'annoncer un futur qui a déjà eu lieu, comme Virgile le fait pour Auguste dans le chant VI de l'*Énéide*. Qu'importe si Ségur ajoute ensuite trois lignes beaucoup plus prudentes, reprenant la posture d'un historien. Avec ses phrases longues, ses énumérations de noms propres et ses termes hyperboliques, cette conclusion remplit les fonctions d'une péroraison. Elle s'adresse aux émotions des lecteurs, construisant l'unanimité par l'admiration. Comme le silence qui conclut les histoires de Lacretelle et Beaulieu, la rupture générique – de l'histoire à l'éloge – manifeste la rupture temporelle.

## La fabrique de l'unanimité

- 10 La cérémonie organisée en 1800 pour célébrer l'anniversaire du début de la Révolution est appelée « Fête du 14 Juillet et de la Concorde ». Avant le coup d'État de Brumaire déjà, le pouvoir directorial prétend mettre un terme aux divisions politiques, mais sa stratégie d'exclusion des extrêmes – royalistes à droite et « terroristes » à gauche – attise les haines au lieu de les éteindre. Bonaparte parvient beaucoup mieux à imposer la « concorde », en ralliant à lui de nombreux défenseurs du roi et de la religion catholique, tout en prétendant pendant un temps inscrire son action dans la continuité de la République. Que l'on prenne en compte les discours prononcés ou les nombreux textes imprimés qui s'y apparentent, on peut considérer que les trois genres de discours ont dominé successivement depuis 1789. Les premières années de la Révolution ont été celles des conflits politiques, c'est-à-dire principalement des discours délibératifs. Les années qui séparent la chute de Robespierre (9 thermidor an II – 27 juillet 1794) de la prise de pouvoir de Bonaparte (18 brumaire an VIII – 9 novembre 1799) sont surtout celles des discours judiciaires : on y fait le procès de la « Terreur », celui de Babeuf puis celui des royalistes. Avec le Consulat et l'Empire commence le temps des discours épидictiques : il n'est plus possible de discuter les décisions prises par le pouvoir, ni d'accuser tel ou tel parti pour son rôle pendant la Révolution. Ceux qui parlent ou écrivent pour le public doivent désormais blâmer tous les désordres politiques et louer celui qui y met fin.
- 11 Les métaphores naturelles jouent un grand rôle dans la fabrique de ce nouveau consensus, parce qu'elles entretiennent un certain nombre de lieux communs. Les métaphores d'une nature violente permettent en effet de condamner d'un bloc les troubles révolutionnaires sans distinguer les responsabilités particulières. Fantin-Desodoards fait précéder l'édition de 1801 de son *Histoire philosophique de la révolution de France* d'un frontispice gravé : son propre portrait y est accompagné d'une légende évoquant « les feux du volcan qui dévoraient en France / le talent, la vertu, les arts, les mœurs, les lois ». Dans un passage ajouté à la prétendue « préface de la première édition », il parle des « commotions dont il réunit le tableau<sup>15</sup> », utilisant un mot qui appartient à la fois au vocabulaire des tremblements de terre et à celui de la médecine. Le mot revient dans l'épître dédicatoire, accompagné de nouvelles images naturelles quand Fantin-Desodoards explique qu'il faut prendre au sérieux les mythes antiques qui font des dieux les premiers législateurs :

Lorsque les anciens historiens nous disent que les Chinois, les Indous, les Parsis, les Égyptiens, les Grecs et les Toscans furent gouvernés primitivement par les éternels habitants du ciel, si l'erreur cherche dans leur récit l'origine fabuleuse de la mythologie, l'observateur attentif n'y trouve que l'ingénieux emblème des vertus célestes dont furent environnés les hommes que les peuples chargèrent du fardeau de l'administration publique, lorsqu'à la suite des grandes commotions physiques ou morales, qui plusieurs fois bouleversèrent le globe, ils courbèrent leurs têtes sous le joug des lois, comme les fleuves rentrent dans leur lit après une longue inondation<sup>16</sup>.

Les commotions naturelles et les commotions morales, c'est-à-dire politiques, sont équivalentes : ce sont des catastrophes qu'il est vain de vouloir expliquer ou juger. En revanche, on doit admirer – au point de leur prêter des qualités divines – ceux qui parviennent à contenir les débordements des peuples.

- 12 Dans son discours du 14 juillet 1800, Lucien Bonaparte fait en creux l'éloge de son frère : « Au milieu de ces tourmentes où tous les yeux sont couverts de ténèbres, sur cette mer orageuse qu'agitent de toutes parts des vents contraires, quelle main peut tenir le gouvernail avec fermeté<sup>17</sup> ? » La métaphore est très ancienne puisqu'elle est à l'origine du verbe *gouverner* lui-même : celui qui dirige l'État est dès l'antiquité grecque et romaine comparé à celui qui dirige un navire. La tempête grandit son action : elle la rend plus nécessaire et plus périlleuse. Plus les conditions de navigations sont difficiles, plus l'action de celui qui dirige est admirable.
- 13 La métaphore de la tempête n'était pas rare pendant la Révolution, mais ses usages étaient ambivalents. L'Assemblée nationale peut tenir le gouvernail dans la tempête, ou bien être un « phare » qui facilite les manœuvres du peuple, mais elle peut être aussi « ce point redoutable et sacré comme le tonnerre des cieux, d'où se sont élancées les tempêtes, qui, semblables aux orages physiques, déchirent et renouvellent le sein de la nature<sup>18</sup> ». La tempête relève alors d'une esthétique du sublime telle qu'elle est redéfinie par Edmund Burke en 1757 : elle « entraîne avec une force irrésistible<sup>19</sup> ». Ainsi utilisées, les métaphores de la nature violente effrayent et attirent à la fois, visant un surcroît d'élan révolutionnaire.
- 14 Le recours à l'esthétique du sublime est en revanche problématique après le 18 brumaire, lorsqu'il s'agit de célébrer le retour à l'ordre et à la paix. L'édition de 1806 de *Paul et Virginie* est précédée d'une longue préface dans laquelle Bernardin de Saint-Pierre retrace sa carrière, expose ses difficultés économiques et sollicite l'aide du pouvoir. Ce texte d'une centaine de pages s'achève par un éloge de Napoléon et Joseph Bonaparte qui prend une forme inattendue. Sans aucune transition, Bernardin de Saint-Pierre entreprend la description sublime d'un spectacle naturel :

Ainsi sur les rivages de l'Islande, après de longs hivers, la reine des mers boréales, la montagne de l'Hécla, couronnée de volcans, vomit des tourbillons de feux et de fumées à travers des pyramides de glace qui semblent menacer les cieux : mais lorsque le globe, au signe des Gémeaux, achève d'incliner le pôle nord vers le soleil, les vents du printemps qui naissent sous l'empire de l'astre du jour joignent leurs tièdes haleines à ses rayons ardents. Les flancs de la montagne alors se réchauffent : une chaleur souterraine s'étend sous la coupole de glace qui la surmonte et lui refuse bientôt tout appui. D'abord ses sommets orgueilleux se précipitent dans ses cratères brûlants, en éteignent les feux, pénètrent dans ses longs souterrains, et jaillissent autour de sa base en hautes gerbes d'eaux noires et bouillantes. Ses fondements caverneux s'affaissent sur leurs propres piles, glissent, et s'écroulent en énormes rochers dans le sein des mers qu'ils menaçaient d'envahir. [...]

Cependant la montagne dessolée apparaît, à travers les brumes de ses neiges fondues et les dernières fumées de ses volcans, nue, hideuse, ses collines dégradées et montrant à découvert ses antiques ossements. C'est alors que les zéphirs, qui l'ont dépouillée du manteau des hivers, la revêtent de la robe du printemps. Ils accourent en foule des zones tempérées, portant sur leurs ailes les semences volatiles des végétaux. Ils tapissent de mousses, de graminées, et de fleurs, ses flancs déchirés et ses plaies profondes. Les oiseaux de la terre et des eaux y déposent leurs nids. En peu d'années, de vastes bosquets de cèdres et de bouleaux sortent de ses cratères éteints. Une nouvelle adolescence la pénètre de toutes les influences du soleil pendant un jour de plusieurs mois. [...]

Il en sera de même de notre dernière révolution. Déjà la France apparaît au-dessus des orages. Les feux gémeaux de Castor et de Pollux étincellent sur sa tête, dans un ciel d'azur. Ils annoncent la fin de nos affreuses tempêtes. Ô Napoléon, que ta puissante étoile repousse au loin ces ambitions effrénées qui rugissent encore

autour de nos frontières ! Et toi, Joseph, seconde, de ta bienfaisante philanthropie,  
ton frère toujours victorieux<sup>20</sup> !

Bernardin enrichit l'image de la fin des tempêtes pour lui donner une dimension cosmique. Son récit est celui d'une nouvelle création, d'un passage spectaculaire du chaos à l'ordre et de l'obscurité à la lumière. Le dispositif d'ensemble renvoie à l'épopée avec le comparant naturel qui prépare la glorification des héros. Les détails de la description révèlent progressivement les beautés de la nature. Mais le texte pêche sans doute par excès de sublime. La violence revient toujours à la charge dans ce lieu de feu et de glace où l'on peine à croire au retour du printemps : le volcan de la Révolution menace encore de se réveiller.

- 15 Pour faire l'éloge de Napoléon, l'opposition classique entre la nature effrayante du *locus terribilis* et la belle nature du *locus amoenus* est plus efficace<sup>21</sup>. Louis de Fontanes, écrivain royaliste tôt rallié à Napoléon, la développe dans l'éloge funèbre de George Washington qu'il prononce en février 1800 : « Un peuple en révolution n'a plus d'alliés et d'amis. [...] Il est isolé au milieu du monde qu'il épouvante. On s'éloigne de lui comme des volcans<sup>22</sup>. » Mais quand Washington se retire sur ses terres après avoir été le premier président des États-Unis, il peut lui-même jouir de la paix qu'il a rétablie : « Cet homme, qui longtemps conduisit des armées, qui fut le chef de treize états, vivait sans ambition dans le calme des champs, au milieu de vastes domaines, cultivés par ses mains, et de nombreux troupeaux, que ses soins avaient multipliés dans les solitudes d'un nouveau monde<sup>23</sup> ». La nature de la pastorale fait aimer l'œuvre de Washington et, à travers le modèle qu'il présente, désirer le succès de Bonaparte.
- 16 La fabrique du consensus passe aussi par l'inscription dans les textes d'un public. Fontanes annonce dans la péroraison de son discours que « le sentiment universel de la joie effacera le souvenir de toutes les injustices et de toutes les oppressions<sup>24</sup> ». L'auteur anonyme d'une *Histoire de France depuis le 21 janvier 1793* publiée en 1806 raconte le retour de Bonaparte après la campagne d'Égypte : « quand le Directoire annonça aux Conseils le retour d'un grand homme qu'appelaient tous les vœux, qui ranimait toutes les espérances, un cri unanime, élané du fond des cœurs, fit retentir les voûtes des mots *vive la République*<sup>25</sup> ! » Le public véritable, fait des auditeurs du discours et des lecteurs de l'histoire, est invité à se conformer aux sentiments unanimes des publics ainsi dessinés.
- 17 Pour qu'une telle unanimité soit crédible, il faut plus que des promesses de paix : c'est par son caractère extraordinaire que l'arrivée au pouvoir de Napoléon Bonaparte doit frapper tous les esprits. La Révolution française s'achève par une apparition miraculeuse sur la scène de l'histoire : « Il faut ordinairement qu'à la suite de ces grandes crises politiques, survienne un personnage extraordinaire, qui, par le seul ascendant de sa gloire, comprime l'audace de tous les partis, et ramène l'ordre au sein de la confusion<sup>26</sup>. » François-Emmanuel Toulangeon trouve les moyens de raconter cet avènement extraordinaire sans recourir au surnaturel :

La nouvelle de son arrivée retentit dans toute la France avec la rapidité d'une commotion électrique ; le son des cloches l'annonçait au loin sur son passage ; les villages, les hameaux les plus éloignés des villes qu'il traversait, en furent avertis plus promptement que par la course d'un cheval, et, avant son arrivée à Paris, le bruit de son nom et les grands souvenirs qu'il rappelait remplissaient déjà la France

<sup>27</sup>.

L'effet du nom est une réalité historique : les journaux qui ont célébré la campagne d'Égypte ont donné à Bonaparte la célébrité dont il a eu besoin pour réussir son coup d'État. La rapidité du processus est exprimée au moyen de comparaisons naturelles : « la

course d'un cheval », et surtout l'électricité, découverte peu de temps auparavant et source de beaucoup d'étonnement.

- 18 La plupart des auteurs n'ont pas les mêmes scrupules : pour faire l'éloge de Napoléon, ils convoquent le surnaturel dans leurs textes. Fontanes s'inspire d'Homère ou de Virgile lorsqu'il dit que le « personnage extraordinaire » doit « [ressembler] à ce dieu de la fable, à ce souverain des vents et des mers, qui, lorsqu'il élevait son front sur les flots, tenait en silence toutes les tempêtes soulevées ». La Harpe déploie un imaginaire chrétien dans le discours qu'il prononce pour la réouverture du Lycée en novembre 1800 :

C'est dans ce moment que la Providence appelle du fond de l'Égypte, presque seul, sur un petit bâtiment, à travers une mer couverte de vaisseaux ennemis, un homme qui en abordant sur nos côtes, n'apportait d'autre force que celle de son nom, et dès qu'il eut touché le sol de la France, elle fut sauvée<sup>28</sup>.

Quelques mois plus tard, dans la préface de la première édition du *Génie du christianisme*, Chateaubriand dit sa volonté de « joindre sa force [...] à celle de cet homme puissant qui nous a retirés de l'abîme<sup>29</sup>. » La Harpe et Chateaubriand comparent tous deux Bonaparte au roi Cyrus, qui dans l'*Ancien Testament* permet aux Juifs de reconstruire le temple de Jérusalem. S'ils soutiennent ainsi la politique religieuse du Premier Consul, ils contribuent surtout à présenter sa prise de pouvoir comme miraculeuse.

## L'absolutisme de la valeur

- 19 La Harpe et Chateaubriand sont deux protagonistes du débat sur la littérature qui prolonge alors le débat sur la Révolution. Le premier, élu à l'Académie en 1776, s'est rendu célèbre avec les cours de littérature, ouverts au public, qu'il a donnés au Lycée. Seize volumes de ses cours sont publiés entre 1799 et 1804 sous le titre *Lycée ou cours de littérature ancienne et moderne*<sup>30</sup>.
- 20 Le second, rentré clandestinement à Paris, avant d'être radié de la liste des émigrés, n'est qu'au début de sa carrière littéraire. Mais, avec l'aide de Fontanes, il publie plusieurs articles dans le *Mercure de France*, puis deux courts romans, *Atala* et *René* (1801) et enfin le *Génie du christianisme* (1802). Il apparaît très vite comme le principal adversaire de Germaine de Staël, qui publie *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* en 1800. Les partis pris littéraires de La Harpe et Chateaubriand servent le nouveau pouvoir de manière bien plus profonde que les quelques mots d'éloge explicite que l'on trouve dans leurs œuvres. Tous deux défendent en effet l'idée que la valeur artistique ou littéraire est absolue : « Le beau est le même dans tous les temps, parce que la nature et la raison ne sauraient changer<sup>31</sup>. » Chateaubriand entend démontrer la supériorité des œuvres inspirées par la religion chrétienne, c'est-à-dire par une transcendance. La Harpe propose une histoire littéraire dans laquelle il privilégie l'Antiquité et surtout le siècle du Louis XIV, qu'il présente comme un moment de perfection. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, loin d'être un temps de progrès qui impliquerait que la beauté est relative, est présenté comme une époque de décadence. Les philosophes sont accusés d'avoir corrompu les belles lettres et d'avoir provoqué la catastrophe révolutionnaire.
- 21 L'éloge de Washington que prononce Fontanes en février 1800 tire habilement parti de cette conception de l'histoire littéraire. Dans l'exorde, pour réussir la *captatio benevolentiae* par son humilité, Fontanes affirme qu'il n'est pas un orateur digne de celui dont il va faire l'éloge parce qu'il n'appartient pas au XVII<sup>e</sup> siècle, époque de la construction des Invalides :



L'éloge de ce héros de l'Amérique mériterait d'être prononcé par les bouches les plus éloquentes. Je songe, avec un sentiment mêlé d'admiration et de regrets, que ce temple, orné de tous les trophées de la valeur, s'éleva dans un siècle de génie, aussi fécond en grands écrivains qu'en illustres capitaines. Alors la mémoire des héros était confiée à des orateurs dont le génie donnait l'immortalité<sup>32</sup>.

Le « génie » confère « l'immortalité » : il permet d'échapper au passage du temps. La « valeur » célébrée peut être militaire, politique ou littéraire : elle est présentée comme un absolu, universellement admirable. Dans la péroraison du même discours, l'humilité n'est plus de mise. L'orateur s'efface derrière la grandeur de Washington et, implicitement, celle de Bonaparte :

Les opinions, partie faible et changeante de notre nature, disparaissent avec nous dans le tombeau : mais la gloire et la vertu restent éternellement. C'est par là que les grands hommes de tous les temps et de tous les lieux deviennent, en quelque sorte, compatriotes et contemporains<sup>33</sup>.

Les « opinions » tiennent aux circonstances. La « gloire » est de tous les temps, ce que le nouveau pouvoir illustre avec éclat le 22 septembre 1800, lorsqu'il organise le transfert de la dépouille de Turenne aux Invalides, qui portent alors le nom de Temple de Mars. Le lendemain, 1<sup>er</sup> vendémiaire an 9, Lucien Bonaparte prononce un discours pour l'anniversaire de la République. L'orateur justifie le paradoxe de la cérémonie organisée la veille. Si la République a rendu hommage à un général de Louis XIV, c'est parce que sa gloire est digne de l'Antiquité : « Les orateurs immortels de son siècle le comparèrent plus d'une fois aux Scipion et aux Fabius, parce qu'ils sentaient que Rome antique eût mieux convenu à la dignité simple de ses mœurs ». Le rapprochement du XVII<sup>e</sup> siècle et de l'Antiquité prépare le rapprochement avec le XIX<sup>e</sup> siècle qui commence : « Ne dirait-on pas que les deux siècles en ce moment se rencontrent, et se donnent la main sur cette tombe auguste ? Ce qui fut grand autrefois, ce qui l'est aujourd'hui, les héros vivants, les morts illustres, se rassemblent dans le même lieu<sup>34</sup>. » Si la valeur militaire est centrale dans l'hommage rendu à Turenne, et à travers lui à Napoléon Bonaparte, le propos prend un tour plus général quand Lucien Bonaparte imagine une prosopopée du XVIII<sup>e</sup> siècle annonçant sa propre disparition :

Il me semble que, debout sur la statue brisée ou sur le tombeau détruit d'un des anciens rois de France, le siècle qui va finir prend l'essor, et, s'adressant au siècle qui commence, – Je te lègue, dit-il, un grand héritage ; j'ai accru toutes les connaissances humaines ; on m'a appelé *le siècle de la philosophie*. Je disparaîs, et les tempêtes rentrent avec moi dans la nuit des temps. Ton règne commence dans un jour serein<sup>35</sup>.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est utile par les connaissances qu'il a apportées : il s'agit encore ce jour-là de célébrer la République et d'inscrire le Consulat dans la continuité de la Révolution. Mais il doit s'effacer pour permettre la fin des conflits et le retour à une politique de la gloire. C'est à cette condition que peut s'accomplir la promesse par laquelle s'achève le discours : « Le siècle qui commence sera le GRAND SIÈCLE<sup>36</sup>. »

- 22 Honorer le XVII<sup>e</sup> siècle littéraire et contribuer à ce que Stéphane Zékian a appelé « l'invention des classiques<sup>37</sup> » revient donc à défendre l'idée que le XVIII<sup>e</sup> siècle et la Révolution sont révolus. Le XIX<sup>e</sup> siècle naissant ne doit pas continuer l'œuvre du XVIII<sup>e</sup>, mais renouer avec la gloire qui fait la grandeur du siècle de Louis XIV. À quoi bon publier alors des histoires de la Révolution ? Passée l'année 1801, où les histoires de ce genre sont particulièrement nombreuses, seuls sont publiés sous l'Empire les volumes qui complètent des histoires déjà commencées et quelques très rares nouveaux titres. L'auteur de *l'Histoire de France depuis le 21 janvier 1793*, publiée en 1806, dit la difficulté

d'écrire « en présence d'un gouvernement tutélaire [...] qui ne peut fonder l'harmonie, base du bonheur des peuples, que sur le sommeil de toutes les discordes<sup>38</sup> ». Il justifie alors son projet en affirmant que l'historien qu'il prend pour modèle est Racine :

Le dirai-je ? un grand exemple m'avait été donné en ce genre, dans ce beau siècle de Louis XIV, que toutes les nations de l'Europe nous envient : l'immortel Racine avait été élevé à Port-Royal, et se trouvait lié d'amitié avec tous ses grands hommes. On lui proposa d'en écrire l'histoire.

Même pour écrire une histoire de la Révolution – qui se présente d'ailleurs comme l'histoire d'un interrègne – il faut désormais invoquer les auteurs les plus classiques.

- 23 Avec l'*Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie* que publie Louis-Pierre Anquetil en 1805, l'éloge de Napoléon s'affranchit de la Révolution. Les années 1789-1792 n'occupent qu'une place infime dans une histoire de France beaucoup plus vaste. La part la plus importante de la Révolution n'est pas traitée, comme s'il n'y avait rien entre la fin du règne de Louis XVI et le début de celui de Napoléon I<sup>er</sup>. Le texte commence par une dédicace en latin, empruntée à Horace et célébrant la politique de l'empereur Auguste. Elle est complétée par une dédicace en français, « à l'Auguste français, Sa Majesté l'Empereur-Roi Napoléon I<sup>er</sup> ». Le dispositif souligne l'équivalence qui est désormais posée entre deux grands siècles : celui d'Auguste et celui de Napoléon. Enfin, dans la préface, Anquetil prétend que c'est Napoléon lui-même qui lui a inspiré l'idée d'écrire cette histoire<sup>39</sup>. Le prince est à la fois le protecteur et l'inspirateur des arts. C'est de lui aussi que vient la valeur littéraire.

- 24 La puissance de l'éloge tient à ses qualités génériques essentielles. Alors que les histoires examinent le passé et que les textes délibératifs envisagent l'avenir, l'éloge célèbre un présent qui ne fait pas débat. La fabrique du consensus repose sur l'admiration, notamment grâce à un sublime qui est davantage celui de l'Antiquité ou de Boileau que celui de Burke ou de Kant : les éloges de Napoléon disent l'évidence de son avènement. Les valeurs qui fondent la communauté ainsi réunie dans l'éloge du Premier Consul et bientôt Empereur sont présentées comme universelles : qu'elles soient guerrières ou littéraires, elles ne sont pas relatives aux circonstances. Célébrer les grands hommes et les grands siècles n'est pas seulement l'occasion de comparaisons flatteuses : cela place les citoyens dans la position de spectateurs, n'ayant plus d'autre rôle politique que de croire à la grandeur de la France et de ceux qui la dirigent.

---

## NOTES

1. Pour une présentation détaillée des histoires de la Révolution publiée en l'an IX (septembre 1800-septembre 1801), voir O. Ritz, « L'an IX ou l'historiographie de la Révolution en débat », *La Révolution française* [En ligne] 10 | 2016, mis en ligne le 25 août 2016. URL: <http://lrf.revues.org/1603>.

2. Lucien Bonaparte, *Discours prononcé dans le Temple de Mars le 25 messidor an 8 pour la Fête du 14 Juillet et de la Concorde*, Paris, Imprimerie de la République, an VIII, p. 3.

3. *Ibid.*, p. 6, 7 et 9.

4. *Ibid.*, p. 14.
5. Charles de Lacretelle, *Précis historique de la Révolution française. Directoire exécutif*, Paris, Treuttel et Würtz ; Onfroy, 1806, vol. 2, p. 393-394.
6. Claude-François Beaulieu, *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution de France*, Paris, Maradan, vol. 6, an XI-1803, p. 520.
7. *Ibid.*, vol. 1, an IX-1801, p. lxxix-lxxx.
8. Voir J.-L. Chappey, « Nouveaux regards sur les “girouettes”. Écriture et stratégies intellectuelles en Révolution », dans D. Ribard et N. Schapira dir., *On ne peut pas tout réduire à des stratégies. Pratiques d'écriture et trajectoires sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 43-69.
9. *Histoire philosophique de la Révolution de France, depuis la première assemblée des Notables jusqu'à la paix de 1801, quatrième édition, seule conforme au manuscrit original*, Paris, Belin, Calixte Volland, an IX-1801, 9 vol ; vol. 1, p. xix.
10. *Ibid.*, p. xxvii.
11. *Ibid.*, p. xxxi ; Virgile, *Bucoliques*, IV, v. 3-7.
12. Louis-Philippe de Ségur, *Histoire des principaux évènements du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse, et tableau politique de l'Europe depuis 1786 jusqu'en 1796*, Paris, F. Buisson, an IX-1800, 3 vol ; vol. 3, p. 244.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*, p. 246.
15. Antoine-Étienne-Nicolas Fantin-Desodoards, *Histoire philosophique de la révolution de France*, Angers, Mame, 1801, vol. 1, p. xv.
16. *Ibid.*, p. xxix.
17. Lucien Bonaparte, *op. cit.*, p. 9.
18. Louis-Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris*, [1798], édition de J.-C. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, p. 483.
19. Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, 1757, II, 1 ; cité par P. Hartmann, *Du Sublime (de Boileau à Schiller)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1997, p. 42.
20. Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, « Préambule », dans *Paul et Virginie*, Paris, P. Didot l'aîné, 1806, p. lxxvi-lxxix. Le texte de cette édition donne bien *montagne dessolée* : l'adjectif disparaît des éditions suivantes.
21. Voir Y. Le Scanff, *Le Paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, 2007, p. 6.
22. Louis de Fontanes, *Éloge funèbre de Washington, prononcé dans le temple de Mars le 20 pluviôse an 8* [9 février 1800], Paris, Henri Agasse et Dupont, an VIII, p. 13.
23. *Ibid.*, p. 24.
24. *Ibid.*, p. 29.
25. *Histoire de France depuis le 21 janvier 1793, époque de la mort de Louis XVI, jusqu'au jour du couronnement de Napoléon premier*, Paris, imprimerie de J. Gratiot, 1806.
26. Louis de Fontanes, *op. cit.*, p. 13-14.
27. F.-E. Toulangeon, *Histoire de France depuis la révolution de 1789*, Paris et Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1801-1810, 4 vol ; vol. 4, p. 259.
28. Jean-François de La Harpe, *Discours prononcé par le citoyen Laharpe à l'ouverture du Lycée, le 3 Frimaire an 9*, Paris, Migneret, an IX (1800), p. 13. Voir J.-C. Bercher, *Chateaubriand*, Paris, Gallimard, 2012, p. 321-322 : La Harpe serait le premier à faire de Bonaparte un « *homme providentiel* ».
29. François-René de Chateaubriand, *Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne*, Paris, Migneret, an X-1802, vol. 1, p. ix-x.

30. Jean-François de La Harpe, *Lycée ou cours de littérature ancienne et moderne*, Paris, Agasse, an VII-an XIII (1799-1804), 16 vol.
31. *Ibid.*, vol. 1, p. 38.
32. Louis de Fontanes, *op. cit.*, p. 5.
33. *Ibid.*, p. 26.
34. Lucien Bonaparte, *Discours prononcé dans le Temple de Mars, le 1<sup>er</sup> vendémiaire an 9, pour la Fête de la République*, Paris, Imprimerie de la République, an IX, p. 12.
35. *Ibid.*, p. 14.
36. *Ibid.*, p. 14-15.
37. S. Zékian, *L'Invention des classiques*, Paris, CNRS Éditions, 2012.
38. *Histoire de France depuis le 21 janvier 1793, époque de la mort de Louis XVI, jusqu'au jour du couronnement de Napoléon premier*, Paris, imprimerie de J. Gratiot, 1806, p. 3.
39. Louis-Pierre Anquetil, *Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie*, Paris, Garnery, an XIII-1805, 14 vol. ; vol. 1, p. ii-iii.
- 

AUTEUR

OLIVIER RITZ

Université Paris-Diderot (CÉRILAC EA 4410)